

Un coup de massue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Un coup de massue.

Un gros bonnet de la finance, le baron X..., amateur enragé d'antiquités, avait rapporté d'un long voyage de recherches en Espagne, trois garnitures de fenêtres du plus pur XV^e siècle espagnol, qui lui avaient coûté les yeux de la tête, et qu'il se proposait d'adapter aux fenêtres de sa galerie d'antiquités, véritable musée artistique.

Une chose désolait notre millionnaire, la vaste salle avait quatre fenêtres et malgré toutes les recherches faites et toutes les sommes offertes, il n'avait pu parvenir à se procurer une quatrième garniture. De guerre lasse, il se décida à recourir, dans le plus grand mystère, aux services d'un de ces habiles ouvriers qui arrivent à des résultats étonnants dans l'imitation de l'antique.

Rendez-vous fut pris avec l'artiste, auquel notre antiquaire fit voir les précieuses garnitures et demanda s'il pourrait s'engager, sous le sceau de la discrétion la plus absolue, à lui en fournir une parfaitement semblable.

L'ouvrier examina attentivement la fameuse trouvaille, réfléchit longuement, laissant pendant ce temps notre Crésus dans l'anxiété la plus profonde et répondit enfin d'une voix légèrement railleuse : « Je puis m'y engager, Monsieur »

L'antiquaire respira.

« Je le puis d'autant mieux, reprit l'ouvrier, que c'est moi qui ai déjà fait les trois autres ».

Puis, déplaçant une feuille finement ciselée, il fit voir au millionnaire consterné ces trois mots révélateurs habilement dissimulés :

Louis Legros fecit 1875.

Allez donc en Espagne chercher des antiquités !

Voici une histoire racontée par le *Siècle* et dont le héros est ce farceur célèbre auquel on a tant prêté.

Un jour, Romieu, surpris par la pluie, s'était réfugié dans le passage de l'Opéra, et, mêlé à la foule, regardait tristement l'averse humecter le bitume. — Sa montre marquait six heures moins cinq. — Une réunion joyeuse l'attendait à six heures au *Café de Paris*, situé, en ce temps-là, au coin de la rue Taitbout. L'eau tombait à torrents ; les fiacres passaient complets ; il n'avait pas de parapluie ; comment faire ?

Tout à coup, notre homme avise, au milieu du boulevard, un gentleman à tournure exotique, muni d'un énorme pépin, et qui, gravement installé sous cet abri, bravait impunément les cataractes célestes.

Une inspiration subite traverse le cerveau de Romieu. Il se précipite vers le personnage en question, lui saisit le bras, s'installe sous le riflard et de sa voix la plus aimable :

— Que je suis heureux de vous revoir, commença-t-il, voilà quinze jours que je vous cherche, pour vous parler de Clémentine et vous raconter une bonne histoire à son sujet.

Là-dessus, sans laisser à son compagnon de rencontre le temps de se remettre, Romieu conte ensemble deux ou trois anecdotes, si bien qu'on arrive à la porte du *Café de Paris* avant que l'autre ait pu placer un mot.

A ce moment, Romieu fait un haut-le-corps superbe. Il regarde face à face l'homme au parapluie :

— Eh, pardon, monsieur, s'écrie-t-il, il me semble que je me suis trompé.

— Je le crois aussi, fait l'étranger.

— Ah ! diable, ajouta Romieu ; mais je vous demande au moins d'être discret.

— Je vous le promets.

— Mille pardons.

— C'est moi, monsieur, qui suis votre obligé, vos histoires sont charmantes, vous êtes plein d'esprit. Et puis.....

Romieu ne lui donna point le temps d'achever. Il se précipita dans le café, riant à se tordre.

— Je viens d'en faire une bien bonne, cria-t-il à ses amis ; et il leur raconta l'anecdote. Tout le monde s'extasia. Tout à coup :

— Ta cravate est défaite, lui dit Roqueplan.

Romieu porta la main à son cou et pâlit. Son épingle de cravate, un saphir de grand prix, avait disparu ; — une inquiétude subite s'empare de notre homme, il se fouille : sa montre et sa bourse avaient pris le même chemin que le saphir. Le complaisant promeneur était un pick-pocket. Cette fois, on rit encore, on rit plus fort que jamais. Mais les rieurs ne furent pas du côté de Romieu.